

Urgence : créer Profession : artiste

Interview de Jacques Brianti mise en forme par :
Martine FOCHÉSATO, Claire LEBAUD et Maïté COLIN

Nous avons demandé à Jacques Brianti de témoigner de sa pratique : "Créer pour moi, aujourd'hui, profession artiste".

Autodidacte, élève aux Beaux-arts, puis professeur pendant 10 ans, il a décidé à l'âge de 30 ans de n'avoir qu'une profession dont il vivrait : artiste, avec les risques et conséquences "définitives" que cela imposait. Pris pendant de longues années par les engagements politique, électif et syndical, il a travaillé dans l'urgence. Depuis 6 ans, il a pris distance par rapport à ses engagements et consacre l'essentiel de ses activités à sa création, avec un enthousiasme qui (nous) touche.

C'est précisément à cause de ses engagements de citoyen, sa lutte pour la reconnaissance du statut d'artiste, sa volonté de s'affirmer dans son oeuvre tout en agissant sur le monde, que nous avons souhaité le faire participer à notre stage de rentrée.

Nous lui avons demandé d'intervenir à partir d'un document de son choix : il a projeté quelques dizaines de diapositives sur des séries et oeuvres récentes. Pour beaucoup, c'était une première rencontre. Pour d'autres, c'était au-delà du plaisir assuré, la certitude d'un échange fraternellement conflictuel, tant il est vrai que la question du "tous créateurs" est toujours ouverte.

Il s'agit donc d'un témoignage de créateur, avec pour nous cette question préalable : **"Qu'est-ce qui, dans le processus de création d'un artiste, serait transposable à tout acte de création pour que "créer soit un pouvoir partagé".**

Identité et processus de création

Jacques Brianti :

« Ma peinture part souvent sur un gag, sur un vu comme ça, sur un vécu, sur une situation dont je ne relève que la force d'humour ou de dérision et puis, après, ça prend d'autres formes... Quand je peins, je pense que je suis peut-être un autre... Dans mon travail, il y a toujours une amorce très près du réel, j'ai besoin de cela pour commencer.

"J'ai fait une expo à Venise en Juillet, j'y suis resté 15 jours et un matin en me promenant" - c'est pour expliquer un processus, ça n'a rien de génial mais moi je me laisse aussi conduire par ça ; il y a des moments où je voudrais peut-être faire autre chose - je voyais des mouettes qui venaient bouffer dans les poubelles et je leur posais la question "est-ce que vous venez de Yougoslavie, comment ça va là bas" c'est la question con par excellence mais j'étais seul, personne n'a entendu, et puis j'ai photographié des mouettes, sans objet. Mais il n'y avait pas d'innocence sûrement, puisqu' en rentrant j'ai commis 4 ou 5 toiles : ça m'a pété dans les doigts, j'ai réuni des corps photographiés sur une plage antérieurement et les mouettes. Et puis je me renseigne un peu : j'apprends que la mouette est l'animal en pleine prolifération, et j'ai bien vu qu'elles quittaient Venise quand elles avaient bouffé les poubelles, elles repartaient parce que je supposais que de l'autre côté de L'Adriatique les poubelles étaient moins remplies. Je suis parti de ce postulat pour bâtir une nouvelle dramaturgie. J'aurais envie d'appeler ces toiles "Lettres de Yougoslavie" et ça n'aurait pas de sens non plus, parce que je marquerais un événement et il y a très longtemps que j'ai appris qu'on pouvait parler du monde, mais pas des événements du monde, on peut en parler mais pas les mettre en titre, parce que ça se renouvelle tellement et avec une telle régularité... J'aurais préféré peindre des femmes et des hommes dans toute leur gestuelle d'amour, de l'eau et des piranhas sans morsures, mais témoigner c'est mon choix.

Jacques Brianti associe systématiquement à la notion de création, la notion de maîtrise dans le sens où, dans le domaine de la peinture, le créateur est nécessairement aussi un artisan, détenteur d'un savoir technique, d'un METIER...

Certes, il y a les pigments, l'acrylique, les pastels... Je fais des gammes de couleurs pour rester dans des tonalités que je veux dès le départ. Il y a une reprise de tout ce qui est jeté peinture, au crayon de couleur, avec des épaisseurs de cire, d'encaustique dessus qui donnent un peu de profondeur en recherche de matière. Mais, ça, c'est une technique que je mène depuis 5-6 ans et que je commence à maîtriser un peu ; ça, c'est la cuisine, ce n'est pas intéressant ! En la matière, c'est le minimum que l'on doit posséder.

Il me semble que plus je m'établis, moins je me pose le problème du message, plus je sais que je parle aux autres. Je suis de ce point de vue nettement plus efficace que dans mes premières productions qui étaient laborieuses, à savoir !... Quand je donnais des dessins à Tarbes, vendus à l'hôtel de ville pour le Viêt-nam ou autre... j'avais une conscience d'homme qui

réagissait aux événements et il y avait un manque de maîtrise de l'artiste et manque de métier... Je dis que c'est le même personnage qui a fait les mêmes choses avec les mêmes convictions, mais pas avec les mêmes effets. Et je pense que si je ne savais pas traiter de la beauté des corps, ou de leur justesse et de ce qu'ils représentent charnellement, de ce qu'est un corps entier, l'émotion et tout et tout, avec une maîtrise essentielle pour moi qui est le dessin, je ne passerais pas non plus...

Parler du sujet... C'est à quel sujet ?

« Je ne me regarde pas peindre. J'entends bien que ce que je vais faire ne me bougera pas fondamentalement. Quand une peinture est finie, je n'ai pas la révélation de quelque chose. J'ai conduit quelque chose que je sentais, que je pressentais».../...

« J'ai besoin de l'obsession. Je crois qu'on ne peut pas travailler sans être habité par une obsession... C'est une nécessité... On a besoin d'être sous tension et d'être porté ; et le seul truc qui porte, c'est l'obsession. J'ai plusieurs thèmes dans ma "testa" en ce moment. Je ne veux pas qu'ils me rentrent tous dans la boîte... Alors, là, c'est le métier. Il faut avancer, reculer, dire, savoir où on en est, dire : » Toi, tu rentres et je te prends en charge ! » Et, à partir du moment où j'en ai un dans la "tronche", il m'embarquera rarement ailleurs».

Cette disponibilité, cette perméabilité, J.B. les ressent surtout depuis qu'il a renoncé à un mandat électif trop prégnant :

« Je me suis beaucoup "resserré". J'étais dispersé, politiquement, de machins, de trucs... Je disais partout que j'étais un artiste, que je vivais de mon travail... C'était vrai ! Mais peut-être niaisais-je aussi une forme de dispersion, le travail en urgence ; je niais ça. Je consacrais beaucoup de temps à mon travail ; mais, par rapport à la qualité du temps que j'y consacre maintenant, il y a une différence ! En ce moment, j'ai l'enthousiasme d'un peintre de vingt ans».

Lorsqu'il retient un thème, J.B. le traite sous forme de séries. C'est ainsi que son travail sur la tauromachie, la corrida compte près de 300 oeuvres :

« Pourquoi les séries ? Je crois avoir commis rarement des écrits, mais il m'est arrivé de dire que quand on était devant une toile, on voulait tout y mettre par rapport à la décision de travailler tel thème, puisque c'est mon problème... que je voulais tout mettre sur un tableau, que c'est impossible, qu'il faut en recommencer un autre etc. Il y a de ça, puis des choses beaucoup plus simples ; il y a le jubilatoire de la fabrication, parce que je ne m'emmerde pas quand je fais ces "horreurs". Il y a des problématiques qui viennent à moi. Alors, on dit : je suis un gestuel, je laisse partir... Certains disent que j'en fais un peu trop, que je ne sais pas trop trier... C'est mon grand défaut, paraît-il, dans le milieu, les très avertis, le microcosme. Mais, moi, je jubile beaucoup dans cette multiplicité de dérives plus ou moins contrôlées, j'organise la confusion.

La série, elle m'est nécessaire parce que je vais creuser un peu plus et elle n'est pas mutilante. Une série, ça ne s'arrête pas parce que, mes préoccupations sont constantes. Je choisis de thème en thème ; c'est peut-être ça ma faiblesse aussi. Je manque peut-être d'imagination (? !) quand j'ai besoin d'un autre support pour continuer à parler de la même chose ? Est-ce que c'est ma faiblesse ? Est-ce que c'est ma force ? Je pense que c'est mon moyen de continuer, de poursuivre, de creuser plus».

Statut social, fonction et identité de l'artiste.

J. B. évoque les débuts de sa carrière, lorsqu'il partageait son temps entre son oeuvre et un métier d'enseignant. Il affirme qu'il s'est senti devenir «artiste» quand il a cessé d'être prof :

« Je parle du statut social de l'artiste d'autant plus facilement que j'ai cru que j'étais installé et puis le jour où j'ai décidé ça (*quitter l'enseignement*), mes comportements ont changé et, paradoxalement, j'étais beaucoup plus audacieux dans ma pratique picturale à partir du moment où je me mettais en danger... Ma peinture s'est nettement radicalisée en 70, dans ses contenus, dans son courage aussi ; peut-être au sens de dire : pas de concession, tu veux parler de ça, tu en parles, avec les effets que tu vas devoir assumer».

Félix Castan, organisateur d'expositions, Directeur du Centre d'Arts Contemporains de La Mostra Del Larzac, «rebondit» sur les propos de Jacques Brianti pour le (re)situer dans sa singularité d'artiste contemporain :

« Le fonctionnariat te brimait. Tu as commencé à être beaucoup plus libre quand tu t'es construit ton oeuvre pour te fabriquer un visage social à renouveler constamment. N'est-ce pas une loi de l'art moderne ?...(dans l'art moderne) les règles ne sont pas données à l'avance. On se jette obsessionnellement dans la réalité et on fabrique ses propres règles tout en les pratiquant. C'est dans la pratique que les règles s'imposent. L'artiste contemporain n'est pas quelqu'un qui a été désigné par la société pour faire une oeuvre, mais qui s'est désigné seul pour fabriquer son statut social».

J. B. rappelle son engagement pour la revendication d'un statut social des artistes et l'importance de ce combat :

« Je me suis occupé d'une action syndicale d'artistes, ce qui était une hérésie pour beaucoup. Même nous qui nous réunissions, sur les critères, on n'arrivait pas à s'entendre. Mais on est tombé d'accord sur un dénominateur commun : c'est que devant le ministère, on était en commissions pour obtenir la sécurité sociale d'artiste. Nous disions : est artiste tout individu qui revendique d'être artiste jusqu'au point d'aller rechercher sa sécurité sociale d'artiste... parce qu'on savait très bien ce que ça voulait dire : ça voulait dire pas de salaire, etc. Même maintenant si je suis loin du monde syndical et du syn-

dicalisme, y compris celui de ma profession, même si j'ai coupé avec beaucoup de structures d'émancipation sociale, je reste préoccupé. Ce que je maintiens, c'est cette notion là : ça existe le statut social de l'artiste ! ça doit exister parce que c'est une fonction très particulière».

La fonction de l'artiste

Sa fonction d'artiste, Jacques Brianti semble la situer approximativement à trois niveaux :

Une médiation : « J'occupe ma fonction parce que je fabrique des images et que je conduis une trace qui, quelque part, peut intéresser les gens... »

Un engagement : « une volonté de « parler du Monde » pour « donner un signal » en évitant de « rentrer dans le scabreux » : on peut faire une espèce de naturalisme, on peut faire une représentation du réel... Je me sentirais incapable d'aller peindre le Rwanda en direct. Bien apprécier la distance que l'on met par rapport aux événements, distancier un peu, tout en restant dans l'intense, dans l'émotion ».

(C'est, sans doute cela qu'il appelle : « réduire les distances... »)

Un métier : « La fonction sociale de l'artiste n'est pas particulière. Le mot particulier est objet de confusion. Un, de la mégalo des artistes qui génère ça aussi, et du mythe de l'artiste que fait le public. Le rapport mythique... L'artiste, un être à part... On est à part parce que quand je fais de la peinture, je ne fais pas de la médecine... C'est ce qui me différencie du médecin... J'aurais plutôt envie de parler de METIER. C'est autre chose que la profession.

Le métier, c'est la maîtrise, c'est la connaissance, c'est la maîtrise des moyens et l'usage des savoirs ».

Créateur, création et métier de la création

Tous créateurs, oui mais... l'artiste...

Le double statut de la création : celui qui fait profession de la création, et la création en tant que pulsion créatrice, qui existe chez tout le monde, dont on peut faire l'expérience si on le choisit - et devenir en tout cas un consommateur plus averti de la création des professionnels. La création partagée va permettre de créer une citoyenneté différente, dans la cité, dans l'école et dans la rue, cette médiation pour aller vers l'autre, provoquer la rencontre...

« Je m'attendais à ça comme première question ! Moi je dis et je maintiens : **tout homme est créateur dans la fonction qu'il occupe**, c'est un problème de société majeur, de même que l'acte de création artistique peut aider à faire entrer l'individu dans des processus de nécessité de l'invention. Mais après, et là je suis très accroché à mes branches, je dis que je me méfie énormément des glissements et des actes démagogiques qui créent souvent des ruptures au créateur, et à la création. Ces expériences que vous menez sont courageuses, intelligentes et intéressantes mais je dis que la confusion peut se faire très vite, donc il faut une grande maîtrise ».

Si tout homme doit être créateur dans la fonction qu'il occupe, il ne peut avoir qu'une fonction ? Il y a les créateurs, et les autres ?

« Non. Je n'ai pas été un artiste qui s'est enfermé dans sa tour d'ivoire. J'ai été un petit élu du suffrage universel et en menant les équipes de responsabilité (j'étais quelque part un patron) je provoquais les gens à être inventifs aux postes qu'ils occupaient, et y compris dans cette fonction-là, je cherchais, moi aussi ».

Fantasmes, obsessions... l'imaginaire...

L'évident dans ma peinture c'est qu'il y a toujours une tête. C'est une tête un peu emblématique que je mets dans ma peinture je crois depuis 30 ans et il y a une question qui m'a intrigué, enfin qui m'a éveillé, c'était celle de Félix Castan : « Tu n'as jamais fait de portraits » et je t'avais répondu : « J'ai toujours fait des visages », et alors, actuellement, je suis en train d'un peu mieux repérer mes visages. Je travaille beaucoup sur mon propre travail. Je crois que tout est dit maintenant, je vais reprendre un peu des éléments et ces personnages, qui apparaissent je crois depuis 30 ans, ils ouvrent un peu les yeux maintenant. Beaucoup les appellent : « personnages d'enfants » et d'autres me disent brutalement pourquoi ces vieux en haut ? C'est jamais tranché, ça. Pour moi non plus d'ailleurs.

Quand je peins, je pense que je suis peut-être un autre... Ça m'arrange peut être, car ce n'est pas vrai...

Que se passe-t-il quand tu vends ?

« Il y a quelqu'un qui y est dessus qui veut l'acheter et il a peur de mettre le tableau chez lui. Et puis il est revenu et il me dit « non c'est trop dur votre peinture j'aime beaucoup mais alors c'est dur c'est dur c'est dur » puis je lui en ai montré je ne sais pas combien, il revenait toujours sur celui-là, il ne voyait que celui-là... Je lui ai dit « c'est ça aller vers la peinture, c'est aller aussi à ses premières émotions ». Je lui ai dit : « Si vous ne réglez pas votre problème... »

Et c'est un peu le hic, c'est par là que ça passe... »

La création, un pouvoir partagé

Et si on parlait de l'imaginaire, du pouvoir de l'imaginaire, de l'imaginaire au pouvoir... de cet inconnu qui fait qu'on n'atteint jamais ce qu'on cherche... Et parce qu'on ne peut rester que sur des questions ouvertes, nous reprenons ces lignes de Denis Milhau- conservateur au Musée des Augustins de Toulouse- écrites à l'occasion d'une exposition de Jacques Brianti : « Créer, c'est imaginer le possible au plus loin du possible, s'emparer de la pratique artistique comme pouvoir d'aller à la rencontre d'un monde à oser, et d'inviter tous les autres à oser s'y engager, imaginer un au-delà toujours nouveau du réel. Comme responsabilité commune. Créer comme pouvoir partagé. » Cela ne passe(rai)t-il pas par « le jubilatoire de la fabrication ? ■